

Je suis née dans un lieu qu'autrefois on appelait l'Oasis d'Héliopolis. Comme les nomades, j'ai toujours transporté une parcelle de ce territoire dans l'errance, et j'en ai laissé une parcelle à chaque départ. Or l'oasis d'autrefois n'a jamais réellement existé. On l'appelait ainsi par métonymie, les premiers entrepreneurs d'Héliopolis jugeant nécessaire d'embellir le quartier aux yeux des futurs acheteurs en leur offrant une ville oasis en plein désert. Mais peu importe la réalité! Le décalage de la métonymie m'a toujours été sympathique. Je l'ai adopté, je l'ai cru.

Longtemps le quartier d'Héliopolis était pour moi synonyme d'Égypte. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, ma conscience nationale était plutôt livresque, faite d'images abstraites et de slogans mal compris. De façon concrète, je n'avais d'autre conscience que celle qui me reliait à mon quartier natal. Toute sortie était pour moi un voyage, tout déplacement qui nécessitait l'usage des transports en commun était un exil. Ainsi, accompagnée de ma mère et de mes deux frères, je quittais régulièrement ma patrie héliopolitaine pour visiter trois pays limitrophes aux noms exotiques: le quartier de Agouza où habitait la sœur benjamine de ma mère, celui de Bab el Shaareya où habitait sa sœur aînée, et celui de Madinat Nasr où habitait mon oncle paternel.

Je me souviens encore du long voyage vers Agouza, le plus excitant et le plus esquintant qu'eut connu mon enfance. Il commençait tôt le matin et s'achevait tard le soir, aussi tard que le permettait l'horaire des autobus. Le paysage qui défilait derrière les vitres brumeuses du véhicule suscitait dans mon esprit des questions interminables auxquelles ma mère s'appliquait à répondre

May Telmissany

L'oasis

Née au Caire en 1965, May Telmissany se partage entre l'écriture et l'enseignement du cinéma à l'université de Montréal, Canada. Sont parus d'elle en français : Donjazade (roman, chez Sindbad-Actes Sud en 2002) et Héliopolis (roman, chez Sindbad-Actes Sud, 2003) et en allemand: Majj al-Tilmisani : Dunjasâd (chez Lenos, 1999)

avec attention. Des questions sur les noms des grands bâtiments, des ronds-points, des statues, des avenues, des ponts et des monuments que l'on percevait au loin en traversant le Nil. Tout se renouvelait incessamment à mes yeux, même si la route demeurait toujours la même. Les autobus bondés de voyageurs traversaient la ville de part en part, nous transportant de l'oasis vers le centre ville et de là vers la banlieue de Agouza. Celle-là même qui n'avait aucun charme, aucun glamour. Agouza la vieille avait poussé sans préavis dans les champs,

gloire aveugle des années nassériennes, alors que le palmier fière et solitaire d'Héliopolis avait pris racine dans le désert, loin des terres arables et des centres d'affaires. Le voyage durait une heure et demi, deux heures si l'on calculait le temps d'attente. Il fallait d'abord changer d'autobus au terminus de Midan El Tahrir, Place de la Libération. Comment ne pouvait-on pas étouffer dans ce lieu chaotique, vaste et arrogant? Lieu qui –de surcroît– prenait des airs de gare centrale. Sans plafonds ni tunnels, caractéristiques fondamentales des vraies grandes gares, il était transpercé les jours d'été des rayons du soleil, les jours d'hiver des rafales de vent envoyé par le Nil, et en tout temps du vrombissement des moteurs toujours prêts à partir. Tahrir sans merci, sans répit.

Il fallait, de Tahrir, prendre un deuxième bus qui nous menait vers un autre terminus, plus petit cette fois-ci, et de là, nous devions marcher encore une dizaine de minutes pour arriver enfin à l'appartement de ma tante situé au quatrième étage d'un immeuble sans ascenseurs. Après un long périple au cours duquel nous étions métamorphosés en sardines, la marche nous ramenait à

l'état humain de bipèdes joyeux. En route, nous nous arrêtons pour acheter une ziyara respectable, quelques kilos des fruits de la saison ou un plat de basboussa au miel pour ma tante diabétique. L'on ne rentre jamais chez les gens les mains vides.

Quant au pays de Bab El-Shaareya, nous y allions sporadiquement, et c'était tant mieux ainsi. La route était aussi pénible que celle qui nous menait à Agouza. Moins longue mais encombrante, jonchée de la misère et du tohu-bohu de la foule, sans vues imprenables sur les grandes avenues, sans fantômes onomastiques. Alors que la route avait tranquillement disparu de mon souvenir, la détermination aussi bien naïve que présomptueuse de vouloir changer le monde demeure une trace de ce voyage désespérant vers les ahyaa shaabiya. Les ruelles boueuses qu'il fallait traverser à pied, la désagréable odeur de graisse animale qui suintait des murs, les toits sales des maisons voisines que l'on percevait du haut du balcon, et le sentiment d'étrangeté qui commençait déjà à la sortie du bus, m'accompagnaient comme une ombre fidèle tout le long de la visite. Passés les embrassades chaleureuses de ma tante et les taquinerries malveillantes de mes cousins, un sentiment de gêne généralisé planait sur nous tous le reste de la journée. Mes cousins, ces étrangers exotiques, parlaient miraculeusement la même langue, regardaient les mêmes émissions de télévision, collectionnaient les mêmes séries de Micky et lisaient les mêmes BD de Samir. Cependant, je le sentais, nous étions étrangers les uns aux autres. La famille était scindée en deux, les gens d'Héliopolis et les gens des quartiers, et cette césure injuste et injustifiable m'incommodait viscéralement. D'autant plus que les deux groupes, adultes et enfants, se regardaient comme des chiens de faïence. Le gouffre se creusait par mille manières et manières transformant chaque rencontre, aussi cordiale soit-elle, en un rituel agaçant et impraticable. Nous ne rentrions jamais de Bab El-Shaareya tard le soir.

Pour aller à Madinat Nasr, il fallait emprunter la route du désert, la route de celui qui va et ne revient jamais. Aucun autobus ne reliait les deux quartiers, ainsi me fait croire mon souvenir.

Y avait-il un tram qui desservait Madinat Nasr à l'époque? Fallait-il prendre le tram d'abord ensuite l'autobus? Ma mémoire est blanche. Je me souviens cependant que le soir, au retour de Madinat Nasr, l'épouse de mon oncle exigeait que nous prenions un taxi pour rentrer à Héliopolis. C'était plus prudent à son avis, ma mère acquiesçait. Compte tenu de l'abstention quasi-totale de mon père de nous accompagner lors de ces visites rituelles, ma mère par excès de prudence demandait à se faire accompagner par le portier de l'immeuble. Celui-ci se chargeait de noter, au vu et au su du chauffeur de taxi, le numéro d'immatriculation de l'auto. Au cas où, que Dieu nous préserve du mal, un vol ou un viol serait commis par ces malfaiteurs nés, le numéro garantissait le droit aux repréailles.

Ensuite, tout s'estompait. La fatigue, la peur, l'appréhension, le danger. Car au bout du chemin, il y avait cet air. Cet air frais qui nous recevait aux confins d'Héliopolis. Un air d'oasis urbain, serein et vivant, indication irréfutable de notre retour au pays. Ma mère disait avec bonheur et de façon laconique: je me sens comme un poisson dans l'eau. Aux premières odeurs emportées par le vent, je m'apprêtais à la nage dans cette mer invisible, la mer millénaire tapie sous la terre de l'oasis.

Passé l'âge de quatorze ans, j'étais autorisée à prendre l'autobus seule pour me rendre à Agouza. C'était alors que commençait l'autre histoire, celle de la découverte de l'Égypte.

Avant, Masr était une abstraction. On a beau parler à l'école et à la télévision de notre identité nationale égyptienne et arabe (quaymiyyaaaa...arabiyyaaaaa comme disait la chanson de mon enfance), le sentiment d'appartenance véritable était voué à Héliopolis, ce lieu magique de mon enfance où tout était luxe, calme et volupté. Pour une personne qui a eu une enfance ancrée dans la confiance et la sécurité du quartier natal comme la mienne, vivre ailleurs (à Dokki ou à Montréal) s'apparentait à une noyade. Perte irrévocable des repères émotifs, résurrection toujours angoissante du souvenir. En réalité, je suis

Suite à la p. 11